

## CHATEAUBRIAND ET LA GRÈCE \*

L'Europe intellectuelle fut soulevée, autour de 1825, par un grand mouvement philhellénique et elle essaya d'aider la Grèce à recouvrer son indépendance. Le sacrifice de Byron à Missolonghi en est resté le symbole le plus émouvant. Je voudrais vous entretenir ce soir d'un homme dont le rôle fut quelque peu méconnu en la circonstance, et qui pourtant avait été le premier à élever la voix en faveur de la Grèce : Je veux dire Chateaubriand. Chateaubriand, qui a été à l'origine de presque tous les traits du romantisme de 1830, a été aussi le premier *présentateur* de la Grèce moderne aux européens de 1825. La Grèce antique, tous les intellectuels la vénéraient, bien sûr, mais cette vénération même éclipsait trop souvent aux yeux des artistes et des écrivains la situation de la Grèce contemporaine. Grand admirateur de la Grèce antique, Chateaubriand entra en contact avec la Grèce moderne en 1806. C'est pour marcher sur ses traces que Byron partira à son tour vers la mer Egée. On peut supposer que, sans ce voyage de 1806, la ferveur prohellénique de Chateaubriand serait restée sur un plan beaucoup plus intellectuel—et que, par contre-coup, la vague de sympathie soulevée en Europe pour la Grèce serait elle-même demeurée plus désincarnée. Il ne s'agit pas de savoir si Chateaubriand fut le plus grand de vos amis—et d'ailleurs la question n'aurait aucun sens—mais on peut affirmer qu'il fut le premier—et c'est un titre suffisant.

D'abord *lorsque* cet amour de Chateaubriand pour la Grèce se révéla, ensuite au cours d'un long *voyage*, et enfin quand il essaya de devenir agissant par une *action politique*. Ce sont ces trois aspects (*Littérature* d'abord, *Voyage* ensuite, *Politique* enfin) que nous allons parcourir successivement ensemble.

A première vue, rien ne destinait Chateaubriand à une vocation méditerranéenne. Né à Saint-Malo, élevé dans les brumes de Combourg, il semblait plus près d'Ossian que d'Homère.

Mais, comme on pouvait le prévoir, son éducation *classique* allait lui faire découvrir la culture grecque. Au collège, le jeune Chateaubriand, qui était un grand lecteur, entra en contact avec la littérature grecque par l'intermédiaire du latin. Virgile l'introduisit tout naturellement dans la poésie homérique. Il lisait aussi les aventures de Télémaque, où notre Fénelon avait su retrouver le charme de la poésie antique :

---

\* Conférence faite le 25 Mars 1961 à la salle de la Société d'Études Macédoniennes, Thessalonique.

«J'expliquais le quatrième livre de l'*Eneïde* et lisais le *Télémaque* : tout à coup je découvris dans Didon et dans Eucharis des beautés qui me ravirent; je devins sensible à l'harmonie de ces vers admirables et de cette prose antique....».

C'est ainsi qu'une vocation s'éveilla. Un peu plus tard, venu à Paris pour servir comme officier dans les armées du Roi, le jeune vicomte de Chateaubriand se mettra directement à l'étude du grec ancien, et il sera bientôt en mesure de le lire couramment :

«J'avais alors la rage du grec; je traduisais l'*Odyssée* et la *Cyropédie* jusqu'à deux heures, en entremêlant mon travail d'études historiques. A deux heures je m'habillais, je me rendais chez mon frère; il me demandait ce que j'avais fait, ce que j'avais vu; je répondais: «Rien». Il haussait les épaules et me tournait le dos... Il me prédit que je mourrais inconnu, inutile à moi et à ma famille....».

Le frère si mauvais prophète ne pouvait évidemment pas deviner qu'en se plongeant dans ses textes grecs, le jeune René se préparait à devenir l'un des plus grands écrivains de l'époque moderne.

#### *L'Erreur des «Martyres».*

Son amour de l'Antiquité allait pourtant jouer quelques tours à Chateaubriand. La ferveur pour Homère allait lui inspirer pendant de longues années l'ambition de devenir le grand poète épique de la France, rôle littéraire pour lequel il n'était nullement fait. Dès son retour d'Amérique, au moment où, en pleine Révolution, il doit s'exiler en Angleterre et mener une vie misérable, il compose un roman épique les *Natchez*, où surabondent les imitations d'Homère.

Vous savez que sa première gloire fut foudroyante : Il ne l'obtint pas avec ces *Natchez*, qu'il renonça à publier, mais avec le petit roman *Atala*. *Atala* est un récit exotique inspiré pour une part de *Paul et Virginie* de Bernardin de Saint-Pierre; l'histoire se passe dans les forêts sauvages d'Amérique et elle est le prétexte à des descriptions devenues célèbres des rives du Mississipi. Ce qu'on ne remarque pas assez par contre, c'est que ce très petit roman est conçu par l'auteur comme une *épopée* :

«J'ai essayé de donner à cet ouvrage les formes les plus antiques; il est divisé en *prologue*, *récit*, et *épilogue*. Les principales parties du récit prennent une dénomination, comme les *chasseurs*, les *laboureurs*, etc...; et c'était ainsi que, dans les premiers siècles de la Grèce les rhapsodes chantaient sous divers titres les fragments de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*».

C'est de cette admiration trop impérieuse d'Homère, qu'allait être victime Chateaubriand en écrivant, après *Atala*, l'épopée des *Martyrs*. Nous n'allons sûrement pas insister sur cet énorme récit que personne ne lit plus, malgré quelques passages admirables; mais il sera intéressant de déceler, derrière cette erreur, un respect assez touchant envers le modèle antique.

Quel fut le but de Chateaubriand en écrivant les *Martyrs*? Il voulut écrire une épopée *chrétienne*, de façon à prouver que le christianisme pouvait inspirer une grande oeuvre épique aussi bien que la mythologie païenne. Mais ce qui est très paradoxal, c'est que, pour cette démonstration, il alla rechercher tous les procédés homériques, avec une docilité totale envers son modèle païen. Les héros chrétiens prirent toutes les attitudes des héros homériques. Les batailles, les voyages, les scènes familiales, sont le pendant exact de scènes extraites de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*; et le plus paradoxal est que le Dieu chrétien est lui-même revêtu de tous les attributs mythologiques. La vierge Marie, les Saints, les Anges, les démons, vivent dans une sorte d'*Olympe* extravagant; et l'effet produit, qui est très fâcheux, se retourne très exactement contre le but apologétique poursuivi par l'auteur.

Il était facile de prévoir que ce mélange d'Homère et de Christianisme n'aboutissait qu'à une erreur monstrueuse. Chateaubriand eut la sagesse de le comprendre plus tard :

«Le défaut des *Martyrs* tient au merveilleux *direct* que, dans le reste de mes préjugés classiques, j'avais mal à propos employé...

Il m'avait paru impossible de me passer d'un *enfer* et d'un *ciel*» et il regrette d'avoir utilisé des «machines usées».

Désormais il renoncera à imiter les grecs. Il ose être simplement lui-même, et il deviendra alors vraiment Chateaubriand, c'est à dire celui qui allait dominer de sa personnalité tout le XIXe siècle.

De cet échec des *Martyrs*, retenons au moins la connaissance parfaite que Chateaubriand avait d'Homère. Déjà, dans le *Génie du Christianisme* il lui avait consacré une étude pénétrante et il en traduisait admirablement certains passages. Sainte-Beuve a raconté que des élèves de l'Ecole Normale Supérieure, c'est à dire des spécialistes du grec, étaient allés soumettre à Chateaubriand leur traduction de l'*Iliade*. C'est dire à quelle science du grec était arrivé, par ses propres moyens, le jeune breton qui rêvait d'Ossian sur les landes de Combourg.

### *Les Voyages.*

Les *Martyrs* devaient d'ailleurs avoir au moins un effet heureux : ils furent l'occasion pour le voyageur incorrigible qu'était Chateaubriand

d'effectuer un grand voyage en Orient. Depuis qu'il avait rompu avec Napoléon, il était sans fonction officielle en France. Il préparait ses *Martyrs*, où il devrait décrire les paysages méditerranéens. Il décida d'aller les contempler d'abord.

Nous allons donc, si vous le voulez bien, le suivre au long de son périple, et l'écouter nous parler de la Grèce. Tout ce qu'il en dit est juste. Certaines pages sont particulièrement célèbres, comme celles qu'il a consacrées à Sparte ou à Athènes. Ce ne sont pas nécessairement les plus belles, et on les trouve partout : c'est pourquoi nous nous arrêterons de préférence à d'autres passages aussi remarquables et, souvent, significatifs.

Le 13 juillet 1806 il quitte Paris pour Milan, par cette route du Simplon qu'il connaît déjà. Il traverse Vérone, Vicence, Padoue, passe 5 jours à Venise—la ville de Desdémone et d'Othello—prend le bateau pour Trieste, où il passe trois jours et, le 1<sup>er</sup> Août, s'embarque définitivement. Le bateau longe Corfou, Céphalonie, Navarin, et, le 10, jette l'ancre devant Modon, à 40 kilomètres d'Olympie.

Il arrive comme tout bon touriste débarquant en Grèce, la tête farcie d'antiquité, à cette nuance près que cette antiquité, il la connaît, lui à la perfection :

«J'étais là, sur les frontières de l'antiquité grecque et aux confins de l'antiquité latine. Pythagore, Alcibiade, Scipion, César, Pompée, Cicéron, Auguste, Horace, Virgile, avaient traversé cette mer. Quelles fortunes diverses tous ces personnages célèbres ne livrèrent-ils point à l'inconstance de ces mêmes flots! Et moi, voyageur obscur, passant sur la trace effacée des vaisseaux qui portèrent les grands hommes de la Grèce et de l'Italie, j'allais chercher les Muses dans leur Patrie; mais je ne suis pas Virgile, et les dieux n'habitent plus l'Olympe..».

Il a convenu avec les marins qu'il ferait par terre le chemin d'Olympie à Athènes, et que le bateau irait le rejoindre en Attique. Il part donc, avec une très petite escorte. Le 15 il est à Tripoli et le 18 arrive à Sparte. Là, il est encore envahi par les souvenirs du passé. En outre, Sparte était le type même du lieu qui pourrait le faire vibrer, par sa désolation. Dès sa jeunesse, Chateaubriand était hanté par l'obsession de la Mort, par cette destruction implacable que le Temps impose aux plus grandes choses; et cette obsession deviendra de plus en plus tragique à mesure que sa propre vieillesse le possédera. Il trouvait à Sparte l'image la plus exacte de son angoisse : le cité la plus glorieuse dans l'antiquité est aujourd'hui des ruines pratiquement anéanties, un vide absolu, une Histoire totalement abolie par le temps. Il tirera de ce contraste quelques pages magnifiques, qui

peuvent paraître trop littéraires à première vue, mais qui correspondaient en lui à un drame très poignant :

«Comme j'arrivais à son sommet, le soleil se levait derrière les monts Ménélaïons. Quel beau spectacle ! mais qu'il était triste ! L'Eurotas coulant solitaire sous les débris du pont Babyx ; des ruines de toutes parts, et pas un homme parmi ces ruines ! Je restai immobile, dans une espèce de stupeur, à contempler cette scène. Un mélange d'admiration et de douleur arrêta mes pas et ma pensée ; le silence était profond autour de moi : je voulus du moins faire parler l'écho dans les lieux où la voix humaine ne se faisait plus entendre, et je criai de toute ma force. Léonidas ! Aucune ruine ne répéta ce grand nom, et Sparte même sembla l'avoir oublié».

Le soir suivant il partit de Sparte avec la mélancolie que lui inspirait un passé aussi glorieux réduit à un tel néant :

«Le jour finissait lorsque je m'arrachai à ces illustres débris, à l'ombre de Lycurgue, aux souvenirs des Thermopyles et à tous les mensonges de la fable et de l'histoire. Le soleil disparut derrière le Taygète, de sorte que je le vis commencer à finir son tour sur les ruines de Lacédémone. Il y avait trois mille cinq cent quarante trois ans qu'il s'était levé et couché pour la première fois sur cette ville naissante. Je parti, l'esprit rempli des objets que je venais de voir et livré à des réflexions intarissables : de pareilles journées font ensuite supporter patiemment beaucoup de malheurs, rendent surtout indifférent à bien des spectacles».

Jusqu'ici, rien, somme toute, que d'assez banal—quelle que soit la beauté du style.

Chateaubriand réagit devant la Grèce comme tous les voyageurs lettrés l'ont fait ou le feront, par des références à l'antiquité. Mais bientôt tout va changer ; et il est curieux de le voir, lorsqu'il poursuit son voyage, négliger de plus en plus les souvenirs antiques, pour s'attacher au peuple grec contemporain, dont la misère l'épouvante et le révolte. Très vite, ses rapports avec les autorités turques deviennent mauvais. Les formalités et brimades qu'il doit supporter l'exaspèrent : le vicomte de Chateaubriand, chevalier français, n'entend pas être maltraité par un policier turc. Surtout, il est révolté par les traitements infligés aux paysans grecs, et cette injustice affreuse l'obsédera désormais jusque sur les hauts lieux d'Athènes.

De Sparte il remonte sur Corynthe, Argos, Mégare. Là, des paysans lui demandent de soigner leur fille mourante. Réduits à la misère, sans médecins, sans médicaments, ces pauvres grecs font confiance à cet étranger, et Chateaubriand en est ému :

«...La simplicité avec laquelle ils s'adressent à un étranger dans

leurs maladies a quelque chose de touchant, et rappelle les anciennes moeurs : c'est une noble confiance de l'homme envers l'homme».

Il soigne cette pauvre fille comme il peut, et son souvenir le suivra très longtemps au cours de son voyage.

Il assiste à d'autres scènes plus tragiques encore, car elles rappellent le malheur de tout un peuple. Au cours de sa traversée du Péloponèse, Chateaubriand a noté sans cesse la misère des grecs traqués par les occupants turcs. Il nous dépeint les villages vidés de leurs habitants, les hommes humiliés. Il assiste avec indignation à l'un de ces drames qui étaient fréquents : il est reçu un soir par le commandant turc d'un village.

«Le commandant m'invita à fumer la pipe et à boire le café dans sa baraque. C'était un gros homme d'une figure calme et apathique, ne pouvant faire un mouvement sur sa natte sans soupirer, comme s'il éprouvait une douleur : il examina mes armes, me fit remarquer les siennes, surtout une longue carabine, qui portait, disait-il, fort loin. Les gardes aperçurent un paysan qui gravissait la montagne hors du chemin; ils lui crièrent de descendre; celui-ci n'entendit point la voix. Alors le commandant se leva avec effort, prit sa carabine, ajusta longtemps entre les sapins le paysan, et lui lâcha son coup de fusil. Le Turc revint, après cette expédition, se rasseoir sur sa natte, aussi tranquille, aussi bonhomme qu'auparavant. Le paysan descendit à la garde blessé en toute apparence, car il pleurait et montrait son sang. On lui donna cinquante coups de bâton pour le guérir.

Je me levai brusquement, et d'autant plus désolé, que l'envie de faire briller devant moi son adresse avait peut-être déterminé ce bourreau à tirer sur le paysan. Joseph ne voulut pas traduire ce que je disais, et peut-être la prudence était-elle nécessaire dans ce moment, mais je n'écoutais guère la prudence».

Le voici enfin qui arrive à Athènes, le 23 Août. Ce séjour à Athènes sera pour lui un émerveillement continu. Il attend avec, l'impatience d'un enfant que le consul de France, Fauval, le guide à travers la ville; il nous dit lui-même qu'il retrouva son âme d'écolier. Il goûte à la nourriture grecque, et je dois à la vérité de dire qu'il n'aime pas du tout le vin résiné, tout en reconnaissant avec étonnement que certains européens s'y habituent à l'usage. Nous ne le suivrons pas à travers les ruines d'Athènes. La description de l'Acropole est dans toutes les mémoires. Il ne peut d'ailleurs s'attarder trop longtemps, car son bateau doit l'attendre. Il est au surplus atteint par une fièvre très violente à Keratia. Dès qu'il le peut, il prend une barque pour le cap Sounion où il attendra le navire qui l'em mènera en Palestine. C'est donc au cap Sounion qu'il fait ses adieux à la

terre grecque. Le bateau partira dans la nuit. Il attend l'embarquement au pied du temple. La page où il nous conte cette veillée est très révélatrice de son évolution, au cours de sa traversée de la Grèce. Il débute par une description de la nuit sur le cap. On peut supposer qu'un mois plus tôt il se serait arrêté là. Mais les souffrances de la Grèce contemporaine ont abîmé pour lui les images glorieuses de l'antiquité; il passe alors à une dernière peinture des grecs malheureux, à une dernière caricature haineuse de ces tyrans turcs qui l'ont perpétuellement révolté; et cette très belle et très triste vision d'un peuple grand et libre livré à la barbarie la plus épaisse, la plus sordide, est certainement le meilleur hommage qu'un écrivain français, épris de la Grèce Antique, pouvait faire en 1806 à la Grèce moderne :

«Comme le vent était tombé, il nous fallait attendre pour partir une nouvelle brise. Nos matelots se jetèrent au fond de leur barque, et s'endormirent. Joseph et le jeune Grec demeurèrent avec moi. Après avoir mangé et parlé pendant quelque temps, ils s'étendirent à terre et s'endormirent à leur tour. Je m'enveloppai la tête dans mon manteau pour me garantir de la rosée, et, le dos appuyé contre une colonne, je restai seul éveillé à contempler le ciel et la mer.

Au plus beau coucher du soleil avait succédé la plus belle nuit. Le firmament répété dans les vagues avait l'air de reposer au fond de la mer. L'étoile du soir, ma compagne assidue pendant mon voyage, était prête à disparaître sous l'horizon; on ne l'apercevait plus que par de longs rayons qu'elle laissait de temps en temps descendre sur les flots, comme une lumière qui s'éteint. Par intervalles, des brises passagères troublaient dans la mer l'image du ciel, agitaient les constellations, et venaient expirer parmi les colonnes du temple avec un faible murmure :

Toutefois ce spectacle était triste lorsque je venais à songer que je le contempiais au milieu des ruines. Autour de moi étaient des tombeaux, le silence, la destruction, la mort, ou quelques matelots grecs qui dormaient sans soucis et sans songes sur les débris de la Grèce. J'allais quitter pour jamais cette terre sacrée : l'esprit rempli de sa grandeur passée et de son abaissement actuel, je me retraçais le tableau qui venait d'affliger mes yeux.

Je ne suis point un de ces intrépides admirateurs de l'antiquité qu'un vers d'Homère console de tout. Je n'ai jamais pu comprendre le sentiment exprimé par Lucrèce :

*Suave mari magno, turbantibus aequora ventis  
E terra magnum alterius spectare laborem.*

Loin d'aimer contempler du rivage le naufrage des autres, je souffre quand je vois souffrir des hommes : les Muses n'ont alors sur moi aucun pouvoir, si ce n'est celle qui attire la pitié sur le malheur.

A Dieu ne plaise que je tombe aujourd'hui dans ces déclamations qui ont fait tant de mal à notre patrie ! mais si j'avais jamais pensé, avec des hommes dont je respecte d'ailleurs le caractère et les talents, que le gouvernement absolu est le meilleur de tous les gouvernements, quelques mois de séjour en Turquie m'auraient bien guéri de cette opinion.

Les voyageurs qui se contentent à parcourir l'Europe civilisée sont bien heureux ; ils ne s'enfoncent point dans ces pays jadis célèbres, où le coeur est flétri à chaque pas, où des ruines vivantes détournent à chaque instant votre attention des ruines de marbre et de pierre. En vain dans la Grèce on veut se livrer aux illusions ; la triste vérité vous poursuit. Des loges de boue desséchée, plus propres à servir de retraite à des animaux qu'à des hommes ; des femmes et des enfants en haillons, fuyant à l'approche de l'étranger et du janissaire ; les chèvres mêmes effrayées, se dispersant dans la montagne, et les chiens restant seuls pour vous recevoir avec des hurlements : voilà le spectacle qui vous arrache au charme des souvenirs.

Le Péloponnèse est désert : depuis la guerre des Russes, le joug des Turcs s'est appesanti sur les Moraïtes ; les Albanais ont massacré une partie de la population. On ne voit que des villages détruits par le fer et par le feu : dans les villes, comme à Misitra, des faubourgs entiers sont abandonnés ; j'ai fait souvent quinze lieues dans les campagnes sans rencontrer une seule habitation. De criantes avanies, des outrages de toutes les espèces, achèvent de détruire de toutes parts l'agriculture et la vie ; chasser un paysan grec de sa cabane, s'emparer de sa femme et de ses enfants, le tuer sous le plus léger prétexte, est un jeu pour le moindre aga du plus petit village. Parvenu au dernier degré du malheur, le Moraïte s'arrache de son pays et va chercher en Asie un sort moins rigoureux. Vain espoir ! il ne peut fuir sa destinée : il retrouve des cadis et des pachas jusque dans les sables du Jourdain et dans les déserts de Palmyre !

L'Attique, avec un peu moins de misère, n'offre pas moins de servitude. Athènes est sous la protection immédiate du chef des eunuques noirs du sérail. Un disdar, ou commandant, représente le monstre protecteur auprès du peuple de Solon. Ce disdar habite la citadelle remplie des chefs—d'œuvre de Phidias et d'Ictinus, sans demander quel peuple a laissé ces débris, sans daigner sortir de la mesure qu'il s'est bâtie sous les ruines des monuments de Périclès : quelquefois seulement le tyran automate se traîne à la porte de sa tanière ; assis les jambes croisées sur un sale tapis, tandis que la fumée de sa pipe monte à travers les colonnes du temple de Minerve, il promène stupidement ses regards sur les rives de Salamine et sur la mer d'Epidaure».

Vous savez aussi bien que moi qu'on ne quitte pas la Grèce en quittant le continent : du cap Sounion à la Palestine, il y a beaucoup d'



îles. Chateaubriand en visitera quelques unes : Cea, Tinos, Chio-il débarquera à Smyrne pour un crochet sur Pergame et Constantinople; il foulera une dernière fois le sol grec à Rhodes, le 25 septembre, mais il y sera surtout sensible aux vestiges francs :

«Rhodes m'offrit à chaque pas des traces de nos moeurs et des souvenirs de ma patrie. Je retrouvais une petite France au milieu de la Grèce :

*Procedo, et parvam Trojam simulataque magnis  
Pergama . . . . .  
Agnosco*

Je parcourais une longue rue, appelée encore la rue des Chevaliers. Elle est bordée de maisons gothiques; les murs de ces maisons sont parsemés de devises gauloises et des armoiries de nos familles historiques. Je remarquai les lis de la France couronnés, et aussi frais que s'ils sortaient de la main du sculpteur. Les Turcs, qui ont mutilé partout les monuments de la Grèce, ont épargné ceux de la chevalerie: l'honneur chrétien a étonné la bravoure infidèle, et les Saladin ont respecté les Couci».

Laissons-le voguer vers la Palestine? Ce qu'il avait à penser et à dire de la Grèce, il l'avait pensé et noté au cours de cette nuit où il méditait, adossé à une colonne du temple de Sounion.

#### *Une Politique Grecque.*

Mais enfin, si ce cri d'horreur était resté purement platonique, il n'eût été qu'un mot. En 1806, que pouvait faire de plus Chateaubriand? C'était déjà beaucoup que d'alerter l'opinion - et il faut noter qu'il est le premier grand écrivain en Europe à songer à l'oppression des grecs. Mais pour que ce cri prît toute sa force, il fallait qu'il fût suivi d'autre chose. Il le fût. Jusqu'en 1815, Chateaubriand, ennemi implacable de Napoléon, ne peut jouer aucun rôle. Mais après Waterloo il entre dans la lutte politique, il devient Pair de France, Ambassadeur, et bientôt Ministre des Affaires Etrangères, en 1823. Il échafaude une politique ambitieuse, rêvant d'un nouveau partage de l'Europe, qui ferait face aux ambitions autrichiennes, et dans lequel la Grèce trouverait sa liberté. C'est en fonction de cette optique qu'il déclenche en Espagne une guerre destinée à remettre les Bourbons sur le trône. La victoire remportée par la France au Trocadéro est la première revanche française depuis Waterloo. Chateaubriand s'enorgueillit de ce succès: le voilà grand politique. Mais ses ennemis sont nombreux. Au moment où il croit sa situation assurée il

apprend brutalement qu'il est «chassé» du Ministère. Mais il n'a pas renoncé à ses grands projets; il n'a pas non plus oublié son voyage de 1806, et les souffrances de la Grèce. Précisément le moment est venu de lui venir en aide. Après les massacres de Chio, Miaoulis et Canaris ont fait sauter la flotte turque. Sur les conseils de Metternich les Turcs demandent de l'aide à Méhémet - Ali, pacha d'Egypte, qui vient reconquérir la Morée et écraser Missolonghi. Il faut arrêter cette reconquête; il faut empêcher les Turcs de reprendre Athènes. Dès l'année précédente, Chateaubriand a constitué un *Comité Philhellénique* avec La Fayette, le duc de Broglie, Casimir Périer. Madame Récamier organisa des quêtes en faveur des grecs et tout laisse penser que l'inspirateur de la belle Juliette fut son illustre amant.

C'est alors que Chateaubriand s'efforce d'intensifier cette aide en rédigeant une «*Note*», contenant un plan politique très précis destiné à sauver le pays.

«Je me dévouai à la liberté de la Grèce, écrit - il : il me semblait remplir un devoir filial envers une mère».

Cette note, nous allons en voir tout à l'heure le contenu. En même temps, pour parer au plus pressé, il veut faire noter une loi qui pourra mettre fin partiellement à un scandale : la déportation de femmes et d'enfants grecs. La loi française punissait les armateurs et les marins qui pratiquaient la «traite des noirs» c'est à dire le commerce des noirs. Elle n'avait pas prévu la traite des blancs. Or, je laisse parler Chateaubriand :

«Il est de notoriété publique que des femmes, des enfants, des vieillards, ont été transportés dans des vaisseaux appartenant à des nations civilisées, pour être vendus comme esclaves dans les différents bazars de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique. Ces enfants, ces femmes, ces vieillards sont de la race blanche dont nous sommes; ils sont chrétiens comme nous; et je dirais qu'ils sont nés dans cette Grèce, mère de la civilisation, si je ne m'étais interdit tous les souvenirs qui pourraient ôter le calme à vos esprits...».

S'il lui est difficile de donner d'un seul coup l'indépendance à la Grèce il peut du moins contribuer à empêcher immédiatement cet esclavagisme. Après son intervention à la chambre de Paris, pour que cette loi contre la traite des Noirs, soit étendue aux Blancs, il écrit à son amie Mme de Castellane :

«... Les vaisseaux français ne pourront pas porter de rivage en rivage les femmes, les enfants, des malheureux grecs devenus esclaves entre les mains des Turcs. En attachant ce grand acte de

justice, d'humanité, de religion à mon nom, je ne crois pas avoir ressenti dans ma vie une joie aussi pure et plus légitime . . . ».

Toutefois, ceci n'était encore qu'un détail (quelque soit son urgence . . .), la cause de l'indépendance grecque n'était pas résolue pour autant. Mais dans la *Note* dont nous parlions tout à l'heure il avait échaudé un plan précis à ce propos. Ce plan était simple et, tout compte fait, ne semblait pas utopique : il s'agissait d'obtenir l'indépendance grecque sans déclencher une série de guerres au résultat douteux—par simple démarche diplomatique. Voici comment, quelques années plus tard, il résumera lui-même l'essentiel de son plan :

«(Cette *note* renfermait le germe du traité de 1823—)»

. . . «Je proposais aux cinq grandes puissances de l'Europe d'adresser une dépêche collective au Divan pour lui demander impérativement la cessation de toute hostilité entre la Porte et les Hellènes. Dans le cas d'un refus, les cinq puissances auraient déclaré qu'elles reconnaissent l'indépendance du gouvernement grec, et qu'elles recevraient les agents diplomatiques de ce gouvernement».

Ce plan de Chateaubriand sera repris partiellement dans le traité de Londres de 1827—mais dans des conditions que Chateaubriand désapprouvera formellement. En 1825, la *Note* fut repoussée à la fois par Metternich, pour l'Autriche, et Canning, pour l'Angleterre. La lutte continuait donc en Grèce. Il faudra attendre la prise d'Athènes par les Turcs en 1827 pour que l'Europe consente enfin à intervenir pour aider à sauver l'indépendance hellène.

Mais laissons—là un moment ces problèmes politiques et diplomatiques. Ce qui reste intéressant aujourd'hui, c'est de lire en quels termes Chateaubriand défendait, en 1825—un an après la mort de Byron—la cause de la Grèce.

*La Note* est précédée de deux avant—propos où Chateaubriand s'efforce d'émouvoir en faveur des grecs par des arguments politiques, historiques, sentimentaux. Il commence par critiquer la politique européenne en Morée, puis présente sa proposition. Il met surtout en garde l'Europe contre l'illusion que ce serait d'attendre le salut de la Grèce de la bonne volonté turque :

«Quelles que soient les tentations que la bienveillance ait pu faire ou pourra faire en faveur de la Grèce à Constantinople, on ne peut guère espérer de succès tant qu'on ne viendra pas à la déclaration que la *Note* propose, ou à toute autre mesure décisive. Recommander l'humanité à des Turcs, les prendre par les beaux sentiments, leur expliquer le droit des gens, leur parler de hospitates, de trêves,

de négociations, sans rien leur intimer et sans rien conclure, c'est peine perdue, temps mal employé. Un mot franchement articulé finirait tout. Si la Grèce périt c'est qu'on veut la laisser périr : il ne faut pour la sauver que l'expédition d'un courrier à Constantinople».

Il détruit alors une à une toutes les objections que l'on peut faire au projet de soutien des grecs et exalte le courage de ceux-ci :

«Les femmes souliotes se précipitant avec leurs enfants dans les vagues; les exilés de Parga emportant les cendres de leurs pères; Psara s'ensevelissant sous les ruines; Missolonghi, presque sans fortifications, repoussant les barbares entrés deux fois presque dans ses murs; de frêles barques, transformées en flottes formidables, attaquant, dispersant les grands vaisseaux de l'ennemi : voilà les actions qui consacreront la Grèce moderne à cet autel où est gravé le nom de la Grèce antique. Le mépris n'est plus permis là où se trouve tant d'amour de la liberté et de la patrie... Les Grecs se sont refaits nation par leur valeur; la politique n'a pas voulu reconnaître leur légitimité : ils en ont appelé à la gloire...

... N'est-ce pas un véritable miracle qu'un peuple esclave, à la fois insulaire et continental, ait pu, sous le bâton, le cimenter des Turcs, sous le poids d'un immense empire, se créer des armées de terre et de mer, soutenir des sièges, prendre des places, remporter des victoires navales, établir un gouvernement qui délibère, commande, contracte des emprunts, s'occupe d'un code de lois financières, administratives, civiles et politiques ?

... Si la Grèce avait succombé une seconde fois, ce serait pour notre âge le grand crime de l'Europe chrétienne...».

Et nous en arrivons à la *Note* proprement dite. L'exorde donne tout de suite le ton :

«Notre Siècle verra-t-il des hordes de sauvages étouffer la civilisation renaissante dans le tombeau d'un peuple qui a civilisé la Terre ? La chrétienté laissera-t-elle tranquillement les Turcs égorger des chrétiens ? Et la légitimité européenne souffrira-t-elle sans en être indignée, que l'on donne son nom sacré à une tyrannie qui aurait fait rougir Tibère ?...».

Après les arguments sentimentaux ou passionnels, Chateaubriand se livre à une analyse *politique* du problème grec, montrant que, outre le plan de la *morale*, l'Europe a intérêt à laisser la Grèce se libérer et se fortifier. Je ne veux pas entrer dans le détail de ces considérations austères : notre propos est de voir comme Chateaubriand a *aimé* et, dans la mesure de ses moyens, *servi* la Grèce. La conclusion est volontairement sèche, dépourvue d'ornements, implacable :

«On a parlé sans passion, sans préjugé, sans illusion, avec calme, réserve et mesure, d'un sujet dont on est profondément touché. On croit mieux servir ainsi la cause des grecs que par des déclamations. Un problème politique, qui n'en était pas un, mais qu'on s'est plu à couvrir de nuages, se résout en quelques mots :

Les Grecs sont-ils des rebelles et des révolutionnaires ? Non.

Forment-ils un peuple avec lequel on puisse traiter ? Oui.

Ont-ils les conditions sociales voulues par le droit politique pour être reconnus des autres nations ? Oui.

Est-il possible de les délivrer sans troubler le monde, sans se diviser, sans prendre les armes, sans mettre même en danger l'existence de la Turquie ? Oui, et cela dans trois mois, par une seule dépêche collective souscrite des grandes puissances de l'Europe, ou par des dépêches simultanées exprimant le même vœu.

Ce sont là de ces pièces diplomatiques qu'on aimerait à signer de son sang».

Pour terminer, Chateaubriand laisse penser que, là où les démarches diplomatiques échoueraient, une véritable croisade pourrait se déclencher sous l'égide de la France ;

«La Grèce sort héroïquement de ses cendres pour assurer son triomphe, elle n'a besoin que d'un regard de bienveillance des princes chrétiens... Qu'on lise dans le récit de quelques soldats français qui se connaissent en valeur, qu'on lise le récit de ces combats dans lesquels ils ont eux-mêmes versé leur sang, et l'on reconnaîtra que les hommes qui habitent la Grèce sont dignes de fouler cette terre illustre. Les Canaris, les Miaoulis, auraient été reconnus pour véritables grecs à Mycale et à Salamine.

La France, qui a laissé tant de grands souvenirs en Orient, qui vit ses soldats régner en Egypte, à Jérusalem, à Constantinople, à Athènes; la France, fille aînée de la Grèce par le courage, le génie et les arts, contemplerait avec joie la liberté de ce noble et malheureux pays, et se croiserait pieusement pour elle...».

Ainsi s'achève la Note de Chateaubriand. Nous avons vu que l'Angleterre et l'Autriche la repoussèrent. Chateaubriand, déchu du Ministère, n'avait plus d'autre crédit que sa gloire. Mais la gloire littéraire est une petite monnaie en politique. Du moins avait-il mis tout son cœur dans cette défense d'un pays qu'il aimait et c'est ce qui explique son amertume à constater, plus tard, que la Grèce elle-même n'avait pas fait grand cas de son itinéraire. Le sacrifice de Byron éclipsait sa démarche diplomatique.

Plus tard, lorsque la Grèce aurait obtenu cette indépendance qu'il avait lui-même tant réclamée, il notera avec tristesse :

«La Grèce délivrée ne m'a pas dit : «je vous remercie». Elle

ignore mon nom autant et plus qu' au jour où je pleurais sur ses débris en traversant ses déserts . . . »

Pourtant, certains témoignages le consolait : le jeune fils de Canaris ayant été recueilli en France par le Comité dont s'occupait Chateaubriand, il apporta à Chateaubriand un billet de son père, qu' il conserva comme «récompense».

Ce billet qui rendait hommage au Comité Philhellénique, était écrit en grec. Le fils Canaris le traduisit pour Chateaubriand. Voici le texte :

«Mon cher enfant,

Aucun des Grecs n' a eu le même bonheur que toi : celui d' être choisi par la société bienfaisante qui s' intéresse à nous pour apprendre les devoirs de l' homme. Moi, je t' ai fait naître; mais ces personnes recommandables te donneront une éducation qui rend véritablement homme. Sois bien docile aux conseils de ces nouveaux pères, si tu veux faire la consolation des derniers moments de celui qui t' a donné le jour. Porte - toi bien.

Ton Père

Canaris

De Napoli de Romanie le

5 septembre 1825

Un autre hommage le toucha aussi beaucoup. Lorsqu' il quitta le ministère des Affaires Etrangères, les combattants grecs s' inquiétèrent. Ils le lui dirent, le 29 octobre 1824, par l' intermédiaire de Mme Récamier :

«Les Espérances les plus fondées (de nos chefs) étant la générosité de la France, ils se demandent avec inquiétude ce que présage l' éloignement d' un homme dont le caractère leur promettait un appui . . . ».

Ce simple mot de grecs combattants valait bien mieux, au fond que des remerciements officiels. Que valait au juste l' idée diplomatique de Chateaubriand ? Nous n' en débattons pas ici. Une chose est certaine : elle était sincère, elle était généreuse. Chateaubriand avait surtout été le premier à dépasser la culte des ruines et à se passionner pour la Grèce moderne. Lorsqu' il essayait en 1825 d' ébranler l' Europe en faveur de la cause hellénique, il pensait peut - être à ce paysan grec sur lequel il avait vu en 1806 un soldat stupide décharger son fusil, avant qu' on l' assomme sous les coups de bâton. C' est peut - être ce jour qu' il a compris qu' il n' y a pas de meilleure preuve d' amour envers un pays que de travailler pour sa liberté et son honneur.